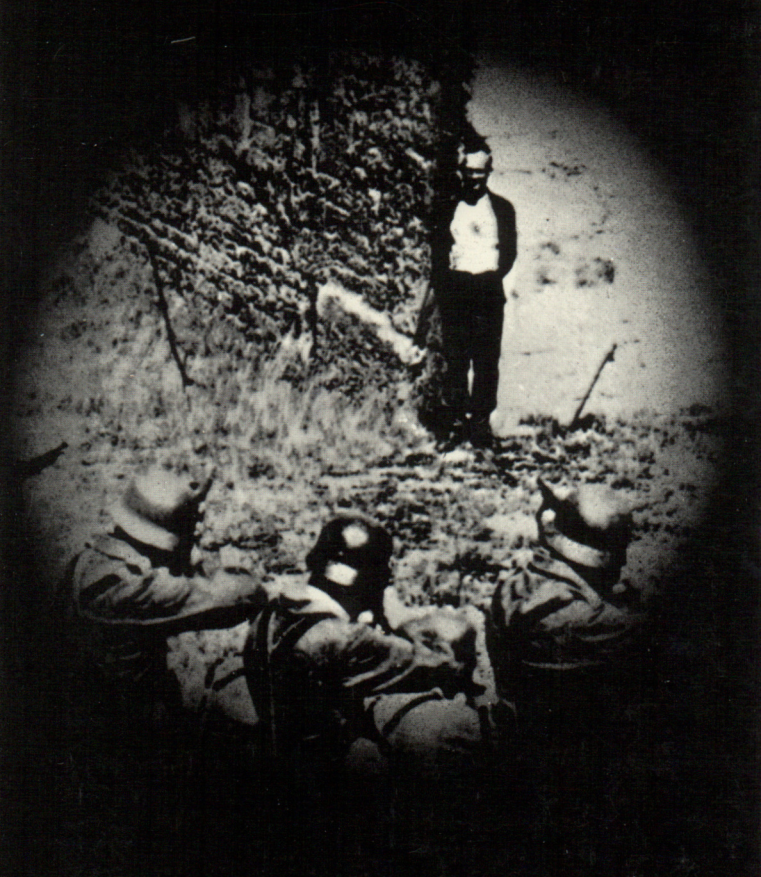


michel borwicz écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie



Extrait de la publication



idees/gallimard

***Tous droits de traduction de reproduction, et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.***

© Éditions Gallimard, 1973.

PRÉFACE

Le silence serait la plus haute forme de notre respect pour les écrits des résistants et des martyrs condamnés à mort par l'occupant allemand entre 1939 et 1945 si, justement ces êtres voués à l'extermination n'avaient pas émis un vœu suprême opposé. Ils ont voulu que leur message lancé aux « frères humains » destinés à vivre après eux, soit connu, répandu, qu'il émeuve la « conscience universelle », et qu'une réponse positive soit donnée à leur appel au-delà des générations et des frontières.

C'est pourquoi je tiens pour un devoir de déférer à l'honorable invitation faite par les directeurs de la collection « Esprit de la Résistance » et par l'auteur, en présentant au public, l'ouvrage de M. Michel Borwicz, lui-même résistant courageux, miraculeusement échappé à la mort par pendaison, et écrivain connu — ouvrage consacré aux écrits rédigés dans l'antichambre de la mort par les victimes de l'occupation nazie.

Il s'agit, en effet, d'une étude de sociologie qui a été présentée en Sorbonne comme thèse de doctorat d'Université et jugée digne de la mention « très honorable » par un jury composé de trois maîtres éminents, les professeurs Renouvin, Gurvitch et Fabre.

Le lecteur n'aura pas à chercher dans ce travail scientifique les mêmes éléments émotionnels qu'il a pu trouver dans les écrits mêmes des martyrs ou dans les témoignages des survivants des camps de concentration groupés en certaines publications comme la Tragédie de la déporta-

tion. Ce qu'il y découvrira d'abord, c'est le caractère spontané et général du phénomène social caractérisé par cette volonté des futures victimes, les plus humbles comme les plus cultivées, de ne pas périr sans envoyer un message suprême à tous ceux qui survivront à la guerre.

Une telle volonté s'est évidemment manifestée dans des cadres sociaux et dans des conditions très divers. L'auteur s'est efforcé de distinguer les cas où une personne, déjà individuellement condamnée, ressent le besoin d'écrire en captivité ou dans un état de clandestinité solitaire, des cas où il s'agit de membres de groupes collectivement voués à l'extermination, par exemple des déportés français, néerlandais ou polonais en camps de concentration ou des Juifs enfermés dans un ghetto, tels que ceux de Varsovie ou de Vilno.

Si, d'autre part, l'inspiration s'est matérialisée dans des circonstances toujours dangereuses, face à un ennemi dont les procédés barbares et hypocrites soulevaient des réactions très proches (diatribes vengeresses, plaisanteries et descriptions ironiques, satires, mépris, etc.), l'analyse des messages laissés par les victimes « de la race des seigneurs » révèle des formes extrêmement variées : dernières paroles retenues par un auditeur, inscriptions laconiques sur des murs, lettres clandestines à des parents, chants recueillis et transmis par des compagnons de souffrance, récits ou poèmes consignés par des amis en lieu sûr, etc.

Nous suivons avec une attention jamais déçue, les observations de l'auteur sur le langage des martyrs fortement imprégné de celui des bourreaux et de leur milieu présent ; sur la manière dont, retranchés de leur passé par un abîme irréductible, les moins cultivés d'entre les auteurs de messages se sont ingénument appuyés sur tout ce que le mince patrimoine culturel de leur entourage avait pu leur procurer, tandis qu'une tendance évidente à la simplicité directe et au dépouillement se manifeste chez les intellectuels placés en face des situations les plus dramatiques. Ce sont les enfants — car nombreux sont les écrits d'enfants victimes ou témoins de l'agonie des leurs — qui ont fait montre de réalisme naïf et sobre, le plus évocateur.

Ce qui, pourtant, impressionnera le plus le lecteur, ce

ne sont pas tant les aspects littéraires des écrits des condamnés à mort que leur psychologie, leurs mobiles, leurs aspirations morales, et, encore davantage, la valeur de leur témoignage pour l'humanité.

M. Borwicz, qui a déjà publié avec piété des anthologies de poèmes du camp et du maquis et des souvenirs sur l'affreux camp de Janow, véritable « université de bourreaux », a trouvé pour décrire la condition des martyrs et la signification de leurs derniers écrits, des accents d'une pénétration et d'une délicatesse dignes de leur mémoire.

Grâce à lui, nous sentons que l'homme refoulé jusqu'à l'extrémité de sa condition a trouvé, dans la parole écrite, le dernier rempart contre la solitude du dépérissement. Il a entendu lutter contre la dégradation qui lui était infligée, compenser son déclassement, interroger sa conscience, clarifier à ses propres yeux les raisons profondes de son comportement et les fins suprêmes de sa foi religieuse ou de son idéal humaniste.

Mais il n'est pour ainsi dire aucun de ces écrits qui n'entende aussi exprimer et communiquer aux êtres humains du temps ou de l'avenir, un témoignage véridique. Notation exacte des faits survenus ; protestation contre le mensonge organisé par les bourreaux avec une puissance, un esprit de système et des raffinements jamais encore égalés ; horreur de tout ce qui est indigne, artificiel ou superficiel ; rappel aux survivants de leur devoir de vaincre les forces mauvaises pour faire justice et préparer des destins meilleurs pour le genre humain : tels sont les traits essentiels par où jaillit la leçon suprême de vérité, enseignée par ces « témoins » dont Pascal a exalté le sacrifice et la crédibilité tout ensemble.

C'est avec humilité et confusion que nous, les survivants, nous devons nous recueillir devant une aussi grande leçon. Nous savons trop, hélas ! que la justice n'a pas été pleinement ou même suffisamment faite au lendemain de la seconde guerre mondiale. Trop souvent, la victime est restée abaissée et le bourreau, un instant menacé dans sa superbe, a relevé la tête. Le poison inoculé par l'hitlérisme continue à exercer ses ravages. La dignité humaine est fréquemment bafouée.

Mais si certains croient que les morts sont morts pour toujours, ils se trompent heureusement. Car les paroles et les écrits de ces morts, que trop ignoreront toujours et que certains redoutent, agissent sur les consciences de ceux qui les connaissent et, par leur intermédiaire, cheminent dans le tréfonds de l'Histoire. Tant qu'ils ne seront pas oubliés, ils ne seront pas vains !

Pour avoir apporté une nouvelle contribution à ce combat contre l'oubli et fait ressortir le contraste entre la grandeur accrue de l'homme et les indignités les plus viles, pour avoir fait retentir, dans la Sorbonne, forteresse de l'Esprit et du sens de l'humain, la voix et les messages des martyrs de la tragédie la plus inexpiable, M. Michel Borwicz mérite toute notre gratitude.

A certains signes qui ne trompent pas, il peut être déjà assuré de l'obtenir. Puissions-nous, dans notre vie quotidienne, répondre par des actes positifs à l'appel et à l'attente angoissée de tant de millions d'êtres sacrifiés !...

11 novembre 1954.

*René Cassin,
Vice-président du Conseil d'État,
Membre de l'Institut,
Prix Nobel de la Paix.*

Frères humains qui après nous vivez...

François Villon.

*La flamme dévorera les peintures de l'histoire,
les trésors seront pillés par les brigands porte-glaive,
le CHANT ÉCHAPPERA TOUT ENTIER ; il parcourt la foule
des hommes,
et, s'il est des âmes viles qui ne sachent pas
le nourrir de regrets, l'abreuver d'espérance,
il fuit aux montagnes, s'attache aux ruines,
et de là, il redit les anciens temps.
Tel un rossignol s'envole d'un édifice envahi par le feu ;
il se pose un moment sur le toit ;
quand le toit croule, il fuit aux forêts
et de dessus les décombres et les tombeaux,
sa gorge sonore jette aux voyageurs un chant de deuil.*

Adam Mickiewicz.

*J'espère que le souvenir de mes camarades et le mien ne
sera pas oublié...*

Roger Rouxel (1944).

AVANT-PROPOS A LA PRÉSENTE ÉDITION

L'actuelle réédition paraît à un moment qui au-delà d'un regain d'actualité incontestable, confère à cette étude une dimension supplémentaire et un rôle plus particulier à jouer.

La lutte contre l'oubli ? S'il était raisonnable de mesurer son intensité d'après les signes extérieurs uniquement, il faudrait conclure qu'elle n'a jamais encore été aussi ardente et généralisée qu'elle semble l'être à l'heure actuelle. Le terme de *nazisme*, utilisé comme symbole incontesté du mal, figure en effet un peu partout, jusque sur des milliers d'affiches et de tracts. Comment y figure-t-il cependant et sous quels auspices ? Le plus souvent, pour stigmatiser les autorités de tel ou tel autre pays démocratique, en les présentant comme une réincarnation pure et simple du nazisme. Néanmoins, puisque ces équations se trouvent librement clamées et librement diffusées, au vu et au su des pouvoirs qu'elles visent (ce qui ne s'était jamais vu sous le régime hitlérien), ce phénomène appelle les deux observations suivantes :

1) L'abus de telles comparaisons prouve précisément que leurs auteurs ne possèdent pas la moindre notion de ce que fut vraiment le nazisme ;

2) A l'insu des suiveurs, armés — eux — de leur ignorance, les promoteurs de telles confusions poursuivent leur but propre. Ces derniers deviennent d'autant plus déchiffrables que le procédé en question se trouve télé-

guidé par les tenants et les propagandistes des idéologies totalitaires.

La lutte contre l'oubli ? Le 16 avril 1967, lors de l'inauguration, à Auschwitz, du monument érigé à la mémoire des victimes disparues dans ce camp, les orateurs représentant les autorités du pays, passèrent sous silence rien moins que les quelques millions de victimes juives de cette nécropole. Proclamée de la sorte, au vu et au su du monde entier, et juste à l'occasion du grand rassemblement *contre l'oubli*, cette action — tendant à *déjouer* les chambres à gaz — allait être poursuivie en Pologne dans la presse et dans de nombreuses publications spécialisées¹ ; elle continue toujours.

Ce n'était qu'une ouverture : moins de deux mois après les cérémonies d'Auschwitz sus-mentionnées, le monde entier a pu, durant deux longues semaines, contempler, sur les écrans de télévision, et suivre à la radio et dans la presse un étrange spectacle : le blocus — par le président Nasser — du port israélien d'Eilat (démarche qui — selon la convention signée à Londres en 1960, à l'initiative de l'Union soviétique — constituait une agression caractérisée !) la marche menaçante de la gigantesque armada des pays arabes se donnant rendez-vous à Tel-Aviv, le tout ponctué par les déclarations des principaux chefs d'États arabes, les émissions des radios arabes et les cris des foules arabes réclamant l'anéantissement total d'Israël et *l'égorgement de toute sa population*. Bref : une véritable *danse du scalp*, pour reprendre la définition qu'en donna un journaliste (dans *le Monde*). Cependant dès que l'armée d'Israël eut mis un terme à cette tentative de génocide très hautement proclamée, ce ne furent pas les égorgeurs en puissance, mais — au contraire — les victimes de l'agression qui allaient être qualifiés d'agresseurs.

La lutte contre l'oubli ? C'est sous ces auspices que les pays totalitaires de l'Europe de l'Est ont repris à leur compte les théories racistes, n'y changeant que la nomen-

1. Cf. Michel Borwicz, *Auschwitz selon Varsovie*, Paris, 1970.

clature. Les mêmes pays ont confectionné et confectionnent toujours une avalanche de publications, dont plus d'une dépasse en virulence et en calomnies celles qui sortirent jadis des officines de Goebbels.

La capture et l'assassinat d'otages pratiqués autrefois par le régime hitlérien ? Ce procédé en arrive de nos jours à être applaudi comme une méthode éminemment « progressiste ». Sans parler des retentissants dithyrambes de certains chefs d'État (tel le roi d'Arabie Saoudite Fayçal ou le président de l'Ouganda Amin) en l'honneur du génocide perpétré par Hitler, et pour la plus grande satisfaction de leurs alliés, ceux-ci renommés progressistes. « *Jamais plus de cela !* » Non content de vider cet appel de tout contenu véritable, on prouve que l'on peut s'en servir afin de renouveler précisément *cela*.

Il n'est pas dans notre intention de minimiser la complexité des graves problèmes posés par les douloureux conflits de notre temps, par les divergences, voire les oppositions des aspirations nationales ou sociales et par la réalité des souffrances qu'ils engendrent. Il est en revanche de notre devoir de dénoncer la résurgence *préfabriquée* des mots d'ordre hitlériens et la confusion systématiquement approfondie des notions qui, pour maquiller cet héritage du crime en vue de le perpétuer, corrompent les bases mêmes de la hiérarchie des valeurs. Résurgence qu'il n'était pas toutefois impossible de prévoir. « Nous n'ignorons pas, relira-t-on dans les conclusions du présent ouvrage (rédigé il y a une vingtaine d'années), que la signification et le poids des termes, même et surtout quand ils sont honorables, ne se perpétuent pas uniquement par les dictionnaires, parce que ceux qui contrôlent le crime perpétré contre les vivants, savent contrôler également le crime perpétré contre les morts et contre leurs dictionnaires. »

Dans les mêmes conclusions (rédigées il y a plus de vingt ans) on relira également ce qui suit : « La force de la continuité culturelle qui faisait en l'occurrence subsister l'esprit humaniste au cours d'épreuves inhumaines, implique aussi des surprises et des détours moins rassurants. Elle fait notamment penser à la continuité de l'es-

prit anti-humaniste, qui s'épanouit dans le courant des années exterminatrices. Nombre d'événements, de publications et de manifestations d'après-guerre sont là pour prouver qu'il ne s'agit pas seulement d'une supposition pure et simple. »

INTRODUCTION

I

Le deuxième conflit mondial, déclenché par le III^e Reich, n'a pas eu l'ombre d'une ressemblance avec une guerre préventive et — à plus forte raison — défensive. *Personne n'ayant menacé l'Allemagne, il s'agissait de sa part d'une agression caractérisée.* A la suite de cette agression, les pays suivants se sont trouvés sous l'occupation de l'ennemi : Pologne (dès l'automne 1939), Danemark et Norvège (dès les mois d'avril-juin 1940), Pays-Bas et Belgique (dès le mois de mai 1940), Luxembourg et France (dès le mois de juin 1940), Yougoslavie (dès le mois d'avril 1941) et Grèce (dès le mois de mai 1941). Dans le courant de la seconde moitié de l'année 1941, le même sort a frappé l'Ukraine, la Russie blanche, les États baltes, l'ouest de la Russie centrale, et plus tard la Crimée. Indépendamment de la guerre en cours (et sans compter l'Autriche incorporée au *Reich*), la Tchécoslovaquie subissait le joug hitlérien depuis l'automne 1938.

Dans tous ces pays, l'envahisseur procéda sans tarder à des arrestations massives et à des exécutions continues.

Le champ de ces exploits n'était pas limité aux pays occupés. En dépit des démarches faites, pour motifs divers, par les gouvernements respectifs, l'« extirpation » des couches entières de populations était simultanément

Écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie. 2

poursuivie dans les États satellites : Roumanie, Hongrie, Italie et Bulgarie. (Le seul pays allié de l'Allemagne, au sens stratégique du mot, qui réussit à sauvegarder jusqu'à la fin son indépendance intérieure et à ne pas céder aux pressions réitérées, fut la petite Finlande.)

A l'origine de ces entreprises fut — on le sait — la conception *national-socialiste* de l'histoire avec ses deux trames de fond : 1) Le racisme ; et 2) L'ensemble des théories sur la *morale des seigneurs*.

Le racisme impliquait non seulement la supériorité des Allemands, mais aussi leur droit de *rendre inoffensives* les races *inférieures*. Étant donné que tous les peuples, à quelques exceptions près, furent jugés comme tels, ce principe ouvrait des perspectives vertigineuses pour une « action » sans autre limite que les besoins de tactique. Selon les mêmes théories, l'éternelle *volonté de puissance* du peuple allemand, la sauvegarde de sa suprématie une fois acquise, exigèrent que l'on procédât à l'affaiblissement *réel et contrôlable* de tous ses ennemis, effectifs et virtuels. Ce but ne pouvait être atteint que par une réduction *biologique* des peuples en question, autrement dit par leur extermination au moins partielle (celle de leur élite tout d'abord), suivie d'une dégradation des survivants. Ces derniers numériquement négligeables et privés de leurs éléments conducteurs, devaient ainsi être rendus *maniables*, réservés aux travaux prescrits par le *peuple des seigneurs*.

La guerre une fois déclenchée, ces projets commencèrent aussitôt à prendre corps. Dans la réalisation, il n'y eut rien d'improvisé. Les détails étaient prévus, plans divers de l'« action » coordonnés à l'avance, bataillons de réalisateurs prêts à accomplir leur tâche.

A l'élaboration de cette structure ont collaboré, pendant de longues années, non seulement la police et le parti hitlérien, mais aussi une armée de savants. Il n'est pas une seule branche de la science allemande qui n'ait contribué à cette besogne.

Le grand effort, accompli par l'élite de la nation allemande dans cette *Vernichtungswissenschaft* (« science d'exterminer »), allait dans deux sens : 1) Il effaçait

successivement les conquêtes de l'humanisme, toutes ses notions les plus élémentaires ; 2) Il établissait, dans ses étapes successives, la technique détaillée de l'holocauste et du génocide.

Mais pourquoi insister justement ici sur ce fait ? Parce qu'il en résulte que l'envahisseur plaça les hommes non seulement en face de milliers de bourreaux et de son écrasante supériorité physique, mais encore il les mit en face d'une structure « morale » quasi monolithique et sans précédent, aussi inconcevable pour les victimes qu'elle était préméditée dans l'esprit des persécuteurs. Ce fait eut une influence énorme et complexe.

Les constatations d'ordre purement historique ne pourront nullement embrasser l'essentiel des phénomènes donnés, ni même consigner l'essentiel des expériences humaines qui se sont produites.

Nous disons bien : expériences. Puisque après toutes les évocations des souffrances subies, après tous les sentiments et les opinions qu'elles ont fait naître, un fait reste toujours incontestable : bon gré, mal gré, des millions d'hommes et de femmes vécurent à l'époque des choses qui — même à l'échelle de l'histoire — sont tout à fait exceptionnelles.

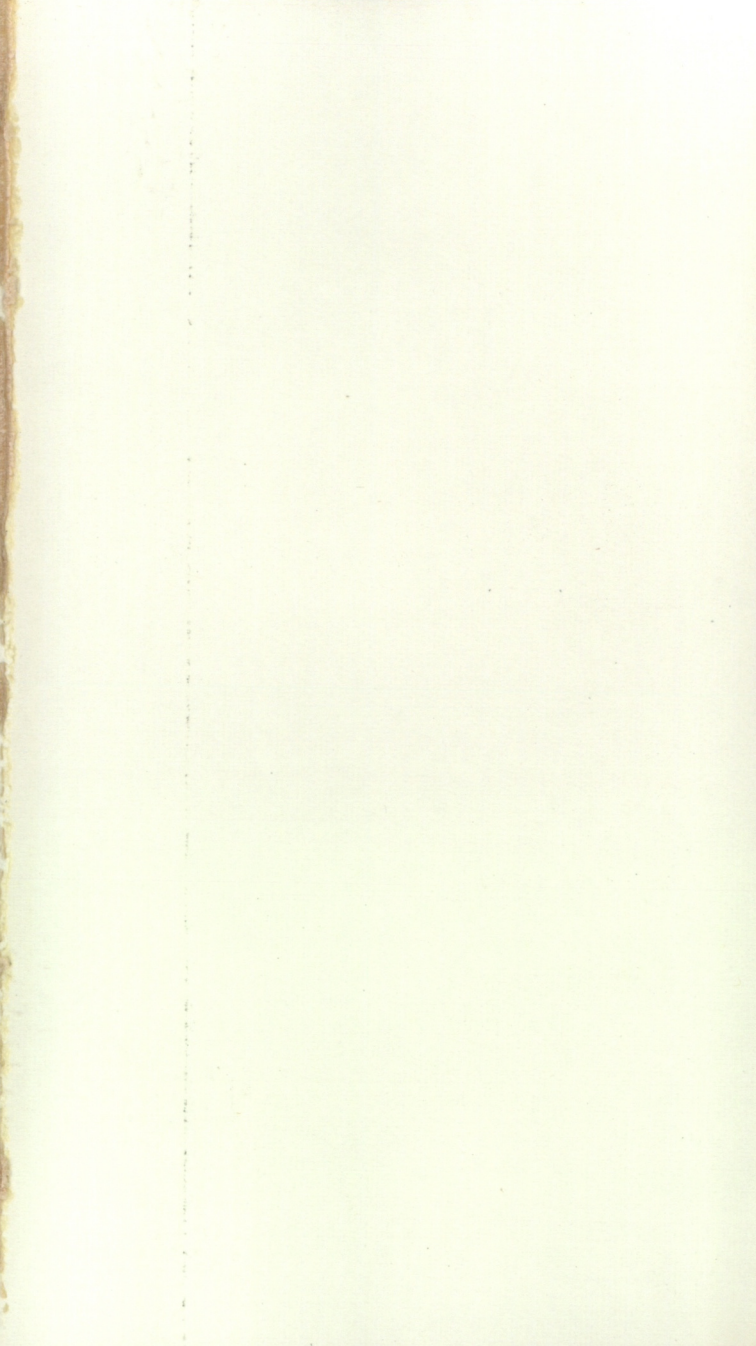
II

Sans changer en rien le programme-maximum, les considérations de tactique réglaient sa réalisation. L'alliance avec le Japon nécessita, par exemple, que l'on fit totalement abstraction, au moins pour le moment, du *péril jaune*. La formation de divisions musulmanes, patronnées par le Grand Mufti de Jérusalem, Haj Amin el Husseini, les complots militaires pro-hitlériens fomentés dans divers pays arabes et animés entre autres par les futurs chefs d'État de l'Égypte Nasser et el Sadate, le désir de Hitler d'utiliser les Arabes dans les combats du Proche-Orient obligèrent à écarter le *problème des sémites* tout court, pour le restreindre à celui des Juifs exclusivement. Il va sans dire que les Italiens ne furent

plus traités de bâtards, du moins à haute voix. En même temps, sur l'échiquier de la stratégie allemande, la notion de la *civilisation occidentale* venait jouer un rôle de premier plan et allait être de plus en plus exaltée contre la *sauvagerie de l'Est*. Dans les pays occupés de l'Europe de l'Ouest on se gardait de multiplier des atrocités trop spectaculaires. Les Allemands ont appliqué la fameuse méthode d'Hitler préconisant des attaques successives, délimitées chaque fois, mais en revanche *intensifiées* et *concentrées*. Dans le domaine qui nous intéresse, pour une telle « concentration » et une telle « intensification », ils ont choisi la Pologne. Les motifs en furent nombreux et divers. A tant d'autres s'ajouta celui de la chronologie. La Pologne fut le premier pays conquis dans un combat armé. Son territoire, séparé de l'Occident par toute l'étendue du III^e Reich, représenta pour l'Allemagne en guerre non seulement un *arrière*, mais encore un arrière quasi invisible, situé à l'abri de l'indésirable curiosité du monde extérieur. Le pays fut donc transformé sur-le-champ en un énorme *laboratoire* d'extermination planifiée. Ce privilège tragique, la Pologne le conserva jusqu'à la fin de l'occupation. Elle devint par la suite un cimetière non seulement pour des millions de ses propres citoyens assassinés, mais aussi pour des millions d'étrangers, déportés là spécialement à cet effet.

Sur un autre plan, le travail d' *intensification* et de *concentration* nazies se porta — on le sait — sur les Juifs. Or, en Pologne d'avant-guerre vivait une collectivité juive, atteignant le chiffre de 3 500 000 individus, soit une des plus peuplées du monde et, au surplus, plus que les autres attachée à ses propres traditions et à sa culture. La convergence de ces deux facteurs mit les Juifs polonais au premier rang de victimes.

Il serait abusif d'en conclure que les Allemands réservèrent aux Juifs un sort tout à fait à part. Les chiffres arrêtés par le III^e Reich dans ses projets d'extermination vis-à-vis d'autres peuples dépassent de loin le nombre des victimes juives. On remarquera également que dans les procédés appliqués graduellement contre





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

michel borwicz : écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie

Graffiti sur les murs de prison, dernières lettres des condamnés à mort, chroniques, poèmes rédigés dans les cachots, dans le ghetto, dans les camps de la mort. Réunions, spectacles clandestins, humour noir, écrits de combat. Ouvrages des enfants condamnés à mort. Messages aux survivants. Archives secrètes ensevelies dans les ruines du ghetto. Manuscrits cachés sous les crématoires d'Auschwitz.

Michel Borwicz, chef du réseau clandestin dans un camp d'extermination et ancien commandant régional de la Résistance polonaise, analyse ces écrits et dégage leur signification qui révèle les sens d'une époque, tout en la dépassant.

Extrait de la publication